

# Dans la froideur des prisons modèles

Ouverte en janvier, la nouvelle maison d'arrêt du Mans est plus adaptée, plus sécurisée ; plus inhumaine aussi, entre béton et vidéosurveillance. Rencontre avec gardiens et détenus

Alain Salles

Ronde de nuit dans la nouvelle prison du Mans. Deux surveillants font le tour des deux bâtiments de la maison d'arrêt ouverte en janvier. En dehors de ces « rondiers », aucun surveillant n'est présent dans les deux bâtiments de détention pendant la nuit, où dorment plus de trois cents détenus. Ils ont une liste de prisonniers à surveiller, toutes les deux heures. Ils regardent à l'ocilleton, allument la lumière, vérifient si le détenu est visible. Deux d'entre eux font l'objet d'une surveillance toutes les demi-heures en raison de leur fragilité.

Les surveillants sont aux aguets, des bruits, des odeurs. Des coups sont frappés aux portes, répétés, un mini-concert métallique. « Il doit y avoir un but ! », explique un surveillant. Ce soir-là, c'est Bordeaux-Lyon en Coupe d'Europe. Une agitation momentanée dans une nuit calme.

Peu de bruits dans les coursives. A travers la porte, un détenu interpelle un surveillant pour avoir des allumettes, un autre demande du tabac. « C'est la nuit, je n'ai pas les clés », lui répond le surveillant, en lui demandant de patienter jusqu'au lendemain. Douze surveillants font la nuit. Deux en ronde, deux dans les miradors, deux devant les écrans. Les autres sont de « piquet » : ils attendent ou ils dorment, sauf s'il se passe quelque chose, de nouveaux arrivants ou des incidents.

Il n'y a pas eu de suicide au Mans. C'est la hantise du personnel. Une nuit, deux rondiers ont vu un détenu par terre avec un sac sur la tête. Ils préviennent le premier surveillant qui arrive avec les clés. Cela prend de longues minutes, mais ses jours n'étaient pas en danger. Des téléphones relie directement la prison au SAMU, aux pompiers, à la police.

Les deux surveillants de ronde sont suivis par un autre agent, les yeux rivés devant ses écrans de vidéosurveillance depuis le poste central d'informations (PCI) de cette prison moderne. Les caméras, omniprésentes, se cachent sous la forme de gros gyrophares rouges fixés sur les murs. D'écran en écran, l'agent observe ses collègues pour leur ouvrir les portes et les grilles. Ils n'ont pas non plus les clés. Ils doivent attendre que l'homme derrière ses écrans appuie sur le bouton.

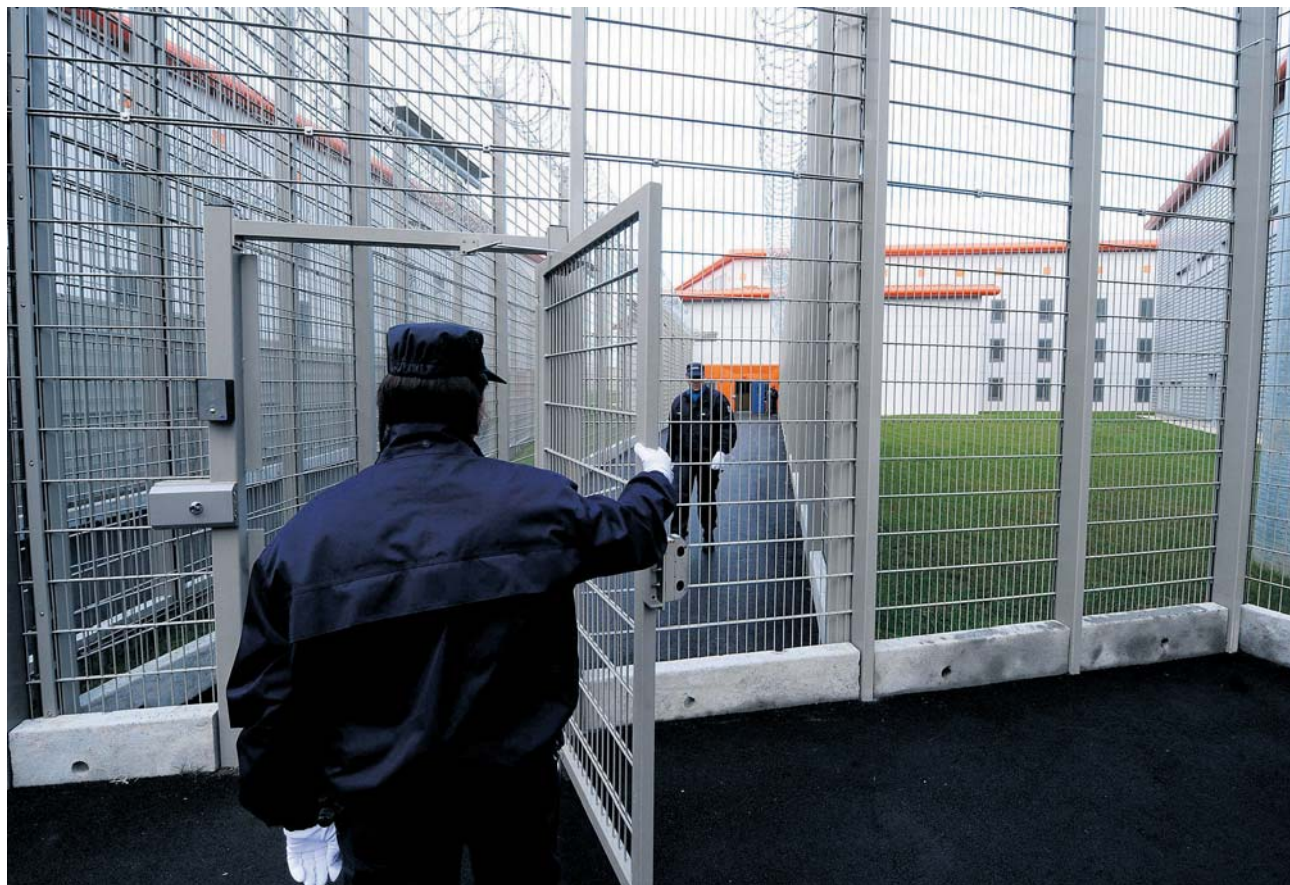
C'est la première chose qui frappe dans cette prison. Ces attentes incessantes, le temps qu'on ouvre une porte. Et un nouveau bruit carcéral. Pas le bruit métallique des portes qui claquent et des clés qui tournent. Un bruit incessant des gâches électriques qu'on déclenche d'on ne sait où. Une fois la porte franchie, il faut attendre qu'elle se referme pour pouvoir en ouvrir une autre.

On voit des petits groupes en attente devant une grille. Si elle est mal repoussée, impossible d'en ouvrir une autre. Tout le monde s'en plaint, détenus com-



La maison d'arrêt du Mans lors de son inauguration le 21 novembre 2009.

JEAN-FRANÇOIS MONIER/AFP.  
FRANCK DUBRAY/« OUEST FRANCE »



dre visite à son mari, transféré d'Alençon au Mans, explique qu'il ne regrette pas les dortoirs, où il s'est fait voler des affaires. Mais pour le reste, « C'est plus dur » : « C'est plus strict ici, ça fait plus prison. » « On dirait un peu les prisons d'Amérique », renchérit un détenu.

Deux « seniors » de la prison partagent une cellule. Ils étaient déjà ensemble au Mans. Ils sont contents de la douche, mais trouvent que la prison est trop froide, qu'elle manque de contacts humains. Ils ne travaillent pas et ne sortent pas non plus en promenade. Ils sont dans l'aile réputée pour être celle des « pointeurs », surnom des délinquants sexuels. Quand ils sont allés dans la cour de promenade, ils se sont fait cracher dessus. Pour des raisons de sécurité, il n'y a pas de bancs. Alors, plutôt que passer une heure debout, ils restent dans leurs cellules, devant leur téléviseur à écran plat.

« Je ne connais même pas mon voisin de cellule », dit un autre détenu. Les déplacements à l'intérieur de la prison sont compartimentés. Ceux qui travaillent – un tiers des effectifs – sont au premier étage. Les « inactifs » sont au deuxième et au rez-de-chaussée. Les heures de promenade sont programmées à l'avance. Les surveillants veillent à la bonne exécution de ces nombreux mouvements. En sous-effectif, ils changent souvent d'affectation et connaissent peu les détenus. Ils se plaignent aussi de cette nouvelle prison, de ces temps d'attente devant les portes, de cette dépersonnalisation.

« Tu étais au Mans ? », lance un surveillant à un jeune détenu. « Non, c'est mon père qui était au Mans. » Il partage sa cellule avec son cousin. Un autre est à l'étage au-dessus. Il a trois beaux-frères dans l'établissement. « Il n'y en a qu'un qui est dehors », s'exclame-t-il. Le raté de la famille en quelque sorte... « Les gens se connaissent. Les situations entre les détenus étaient plus facilement maîtrisables. L'information circulait plus vite. C'est à nous de trouver les moyens d'être plus à l'écoute des patients détenus », explique le docteur Patrick Serre, président de l'Association des professionnels de santé exerçant en prison, en poste au Mans.

Ce que regrettent les détenus comme les surveillants, c'est la fin des petits établissements, des petites structures où tout le monde se connaît. Le ministre de la justice et des libertés, Michèle Alliot-Marie, a conscience des limites de ces nouvelles prisons. Elle a parlé d'une « conception totalement déshumanisée de la prison ». Elle a souhaité « moins de béton », dans le nouveau plan de construction de prisons, en cours d'élaboration. Son secrétaire d'Etat, Jean-Marie Bockel, veut des prisons ouvertes. Le Mans, comme les autres nouveaux établissements, est une prison bien fermée, bien sécurisée.

Quand ils arrivent, les détenus reçoivent une carte magnétique, avec leur photo, leur nom et leur numéro d'écrou. Elle leur sert pour circuler dans la prison. Une empreinte biométrique de leur main est prise également. Avant de rencontrer leur famille et leur avocat au parloir, ils doivent passer leur main dans une machine qui contrôle leur identité. Le système a été mis au point car, lors d'une permission de sortie, un détenu s'était fait remplacer par un jumeau. Le nombre de jumeaux est limité en prison, mais le principe se généralise partout.

A la bibliothèque du Mans, le détenu bibliothécaire explique que les livres les plus consultés sont des recueils de poésie et... 1984, de George Orwell. ■

me surveillants. Les gardiens, qui commandent les ouvertures de porte, sont derrière des glaces sans tain, à l'entrée de la zone de détention, ou dans les deux bâtiments de cellules. C'est la première image que la prison donne à ses visiteurs : une glace sans tain. Le visage de la personne qui arrive se reflète dans la vitre, derrière laquelle des surveillants invisibles parlent à travers un haut-parleur. Des voix sans visage.

La ronde continue. Les deux surveillants arrivent dans une nouvelle aile au dernier étage. « Elle n'était pas ouverte quand j'ai fait ma dernière ronde, il y a moins d'un mois », s'étonne l'un d'eux. La montée en charge de l'établissement devait être progressive. Elle a ouvert en janvier avec 130 détenus de l'ancienne prison, au centre-ville du Mans, et 70 d'Alençon. Elle dépasse déjà largement les 300. Le rythme d'arrivée est intense, entre 25 et 35 par semaine. « C'est trop rapide », regrette le directeur de l'établissement, Olivier Reillon.

Le soir de la ronde, la moitié des cellules de cette aile étaient occupées. Le lendemain, le responsable du bâtiment devant absorber de nouveaux transferts en ouvrait d'autres. Les prisonniers continuent d'affluer mais il manque toujours une quinzaine de surveillants, soit 10% de l'effectif.

La capacité théorique de l'établissement

est de 400 places. Il n'y a déjà plus que 86 cellules faites pour une seule personne. A l'origine, il n'y avait que 90 cellules doubles de 13,5 m<sup>2</sup> et une majorité de cellules simples de 10,5 m<sup>2</sup>. Mais une bonne partie de celles-ci ont déjà été converties en « fausses doubles », avec des lits superposés. La prison pourra finalement accepter 500 détenus.

L'établissement du Mans fait partie d'un plan de construction de 13200 places, décidé en 2002, alors que le principe de l'encellulement individuel avait été

« Je ne connais même pas mon voisin de cellule »

Un détenu de la prison du Mans

voté à l'unanimité en 2000, assorti d'un moratoire sans cesse repoussé depuis.

Le plan était destiné à accroître les capacités pénitentiaires et à remplacer les établissements les plus vétustes. L'ancienne maison d'arrêt du Mans était située dans un ancien couvent du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle était l'une des plus surpeuplées de France avec un taux d'occupation de 200% : 128 détenus pour 61 places. Alençon n'affichait qu'un taux de 144% avec 71 détenus pour 42 places mais elle était située dans un château du

Moyen Age et une bonne partie des détenus était dans des dortoirs, des cellules pouvant accueillir jusqu'à une bonne douzaine de personnes. Des images de prisons indignes, dénoncées dans de nombreux rapports.

Au Mans, les cellules sont propres, avec un WC et une douche, qu'ils peuvent prendre quand ils veulent, au lieu d'être accompagnés trois fois par semaine dans des douches collectives. Il y a un grand gymnase, un beau terrain de football, entouré de grillages de sécurité, surmontés de barbelés, où viennent se crever les ballons. Les salles de classe et la bibliothèque sont insuffisantes pour 400 personnes.

Toutes les fenêtres sont équipées, en plus de barreaux, d'une grille qui occulte la lumière. Le contrôleur général des lieux de privation de liberté, Jean-Marie Delarue, a dénoncé leur installation systématique. Pour l'administration pénitentiaire, cela permet d'éviter les jets de projectiles et les « yo-yo », qui permettent de faire passer des objets d'une cellule à l'autre avec des bouts de ficelle. « A la longue, ça fait mal aux yeux », se plaint un détenu.

Un Turc arrive pendant la nuit. Trois mois de prison pour des délits routiers en récidive. « Ici, c'est comme à Alençon, les gens pour des délits routiers, ils sont dans la même cellule ? », demande-t-il aux surveillants. Vanessa, une femme venue ren-